La Revue Canadienne.

4eme ANNEE. MONTREAL, VENDREDI, 8 SEPTEMBRE, 1848. No. 334.

Feuilleton de la Revue Canadienne.

CONTEMPORAINS ILLUSTRES.

SAINT-SIMON ET FOURIER.

L'âge d'or du genre humain n'est point derrière nous, il est au-devant, il est dans la perfection de l'ordre social. Nos pères ne l'ont point vu, nos enfants y arriveront un jour; c'est à nous de leur en frayer le chemin.

SAINT-SIMON.

Moi seul j'aurai confondu vingt siècles d'imbécillité politique, et c'est à moi seul que les générations présentes et futures devront l'initiative de leur immense bonheur ....Possesseur du livre des Destins, je viens dissiper les ténèbres politiques et morales, et sur les ruines des sciences incertaines j'élève la théorie de l'harmonie universelle.

FOURIER

(*Suite.*)

Mais quel est ce fait, que doit croire l'homme en définitive? Saint-Simon n'est pas très-explicite sur ce point. Il attache avec raison une importance capitale à un bon *catéchisme*. Le catéchisme actuel lui semble défectueux en ce qu'il est en opposition avec les connaissances acquises sur le système du monde; mais en même temps il ajoute que les lettrés doivent faire tous leurs efforts pour prolonger le respect qui lui a été conservé par habitude jusqu'à ce qu'ils aient composé un ouvrage qui puisse le remplacer avec avantage. Ce *catéchisme* futur sera, dit-il, un extrait de l'*encyclopédie organisatrice de la philosophie positive*; on ne fera un bon catéchisme qu'après avoir fait une bonne encyclopédie.—La morale chrétienne est acceptée par lui; seulement il propose d'ajouter au principe de l'amour du prochain un principe qui lui semble découler d'un fait plus général. Ce principe est celui-ci: *L'homme doit travailler.*

"L'homme le plus heureux, dit-il, est celui qui travaille; la famille la plus heureuse est celle dont tout les membres emploient utilement leur temps; la nation la plus heureuse est celle dans laquelle il y a le moins de désœuvrés. L'humanité jouirait de tout le bonheur auquel elle peut prétendre s'il n'y avait pas d'oisifs.

Saint-Simon n'exclut aucune espèce de travail.—*L'oisif*, c'est le *rentier*, le propriétaire qui n'a pas d'état, qui ne dirige point l'exploitation de sa propriété. Celui-là, dit Saint-Simon, est un être à charge à la société, même quand il est aumônier."

On a vu plus haut notre philosophe attribuer exclusivement le pouvoir temporel aux propriétaires; le voilà déjà un peu loin de cette idée; toutefois, il ne veut point, comme ses disciples, supprimer les propriétaires, car il conclut en disant:

"Le législateur doit assurer le libre exercice de la propriété.—Le moraliste doit pousser l'opinion publique à punir le propriétaire oisif en le privant de toute considération."

Mais l'Evangile condamne aussi l'oisiveté; à cela Saint-Simon répond qu'autre chose est une idée secondaire, autre chose un principe posé comme prépondérant.—Nous allons voir bientôt cet aperçu de Saint-Simon aboutir à sa doctrine de l'*Industrialisme*. Nous arrivons maintenant au premier travail dans lequel Saint-Simon ait abordé directement les questions politiques.

Nous avons laissé sa biographie en 1812, au moment de sa plus grande détresse; vers cette époque sa famille, m'a-t-on dit, finit par lui faire une pension qui lui a été continuée jusqu'à sa mort, *mais qui, souvent engagée*, dévorée d'avance par les frais de ses études et de ses écrits, ne l'empêcha point de mener une vie fort misérable.

En octobre 1814, cinq mois après le retour des Bourbons, un mois avant l'ouverture du congrès de Vienne, au milieu d'un déluge de publications de circonstances que faisaient naître les événements, il parut une brochure de 112 pages sous ce titre: *Réorganisation de la société européenne ou de la Nécessité et des moyens de rassembler les peuples de l'Europe en un seul corps politique, en conservant à chacun sa nationalité, par Henri Saint-Simon, et Augustin Thierry, son élève.* On voit que Saint-Simon avait trouvé un élève qui devait compter un jour parmi nos grands historiens.

La brochure est curieuse: si les idées sont assez hardies pour révéler Saint-Simon, la rédaction plus précise et plus nette qu'à l'ordinaire semble indiquer la trace d'un autre genre d'esprit.

L'auteur, ou les auteurs, se proposent pour but de démontrer historiquement la nécessité de rétablir en Europe, sur de nouveaux errements, le lien général détruit par la Réforme.

"Nous affectons, disent-ils, un mépris superbe pour les siècles qu'on appela du moyen âge; nous n'y voyons qu'un temps de barbarie stupide, d'ignorance grossière de superstitions dégoûtantes, et nous ne faisons pas attention que c'est le seul temps où le système politique de l'Europe ait été fondé sur sa véritable base, sur une organisation générale."

Ils montrent ensuite l'antagonisme s'introduisant en Europe avec la Réforme, et aboutissant à des tentatives de dictature européenne qui se transmettent de Charles-Quint à Philippe II, de Philippe II à Louis XIV, de Louis XIV à Napoléon et à l'Angleterre; ils établissent que le système d'équilibre européen sorti du traité de Westphalie, et jusqu'ici prôné par tous les publicistes, est la combinaison la plus fausse, puisque la paix en était le but et qu'elle n'a produit que des guerres, et quelles guerres! Deux hommes seuls ont vu le mal et ont cherché le remède, Henri IV et l'abbé de Saint-Pierre; l'un a été arrêté par la mort, l'autre a produit une combinaison chimérique, imparfaite et vicieuse par sa nature, puisqu'elle aurait eu pour résultat de maintenir l'ordre de choses alors existant, et de constituer une garantie réciproque entre les princes pour la conservation du pouvoir arbitraire (1). Mais, toute défectueuse qu'elle est, cette conception de l'abbé de Saint-Pierre est considérée par Saint-Simon comme la conception la plus forte qui ait été produite depuis le XVe siècle.—La brochure propose d'y substituer un grand parlement européen composé par tous les hommes éminents de l'Europe, et dont la deuxième chambre, celle des Députés, sera exclusivement recrutée parmi les négociants, les savants, les magistrats, et les administrateurs chargés de représenter tout ce qu'il y a d'intérêts communs à la société européenne.—Ce grand parlement aura pour mission d'examiner et de résoudre toute question d'intérêt général, de juger les contestations qui pourront s'élever entre les gouvernements, de diriger tous les grands travaux publics, de porter la population européenne à répandre une portion de son activité au dehors, à peupler le globe, à le rendre partout *voyageable et habitable*. Le parlement européen dirigera l'instruction publique dans toute l'Europe; il rédigera un code de morale universelle; il *garantira l'entière liberté de conscience et l'exercice libre de toutes les religions; mais il réprimera celles dont l'exercice serait contraire au grand code moral qui aura été établi.* Le tout, afin qu'il y ait entre les peuples européens ce qui fait le lien et la base de toute association politique, conformité d'institutions, union d'intérêts, rapports de maximes, communauté de morale et d'instruction publique.

Mais comment s'établira ce grand parlement? Il s'établira, dit Saint-Simon, le jour où tous les peuples de l'Europe vivront sous le régime parlementaire; il s'établira même aussitôt que la partie de l'Europe, vivant sous ce régime, sera supérieure en force à l'autre.—Or, continue l'auteur, il peut s'établir dès aujourd'hui, car il suffit pour cela de l'*union intime* de l'Angleterre et de la France.

"Que les Anglais et les Français, entrant en société établissent entreux un parlement commun; que le but principal de cette société, soit d'attirer à soi les autres peuples, de favoriser et de soutenir chez toutes les nations les partisans de la constitution représentative, etc..; que toute nation, dès l'instant qu'elle aura adopté la forme du gouvernement représentatif, puisse députer au parlement commun des membres pris parmi elle, et l'organisation de l'Europe s'acheminera insensiblement sans guerres, sans catastrophes, sans révolutions politiques."

On comprend tout ce qu'il y avait d'audacieux après le duel acharné de l'Angleterre et de la France, à venir proposer à la France irritée et vaincue l'alliance anglaise à un tel dégré d'intimité. Cette alliance avait été pourtant la première pensée de la révolution, elle avait été la pensée de Mirabeau; en 1830, nous l'avons vue se produire et préserver l'Europe des calamités de la guerre; aujoûrd'hui, par des causes qu'il serait trop long d'exposer et de discuter ici, elle semble tombée en défaveur; mais, à moins qu'il ne se produise sur le continent des événements peu probables, on y reviendra: car il n'y a pas de rivalité commerciale, ou de conflit politique sur tel ou tel incident, qui, dans l'Etat actuel de l'Europe, puisse primer les grands intérêts sociaux, les grands intérêts généraux, attachés à la concorde des deux peuples gardiens de la liberté et de la civilisation européennes.

De 1824 à 1827, Saint-Simon s'occupa de polémique de détail; il prit la défense des propriétaires des biens nationaux; il écrivit sur la coalition, en 1825, une nouvelle brochure dans le même esprit que la première.

En 1827, Saint-Simon publia successivement par livraisons, sous ce titre: l'*Industrie*, quatre volumes où il développa son système de gouvernement, qu'il nomme le système industriel.

Une citation suffira pour faire apprécier tout d'abord l'esprit général de cet ouvrage et montrer combien ici encore nous sommes loin de la théocratie saint-simonienne.

"On exagère, dit l'auteur, quand on dit que la révolution française a complété la ruine des pouvoirs théologiques et féodaux; elle ne les a pas anéantis; seulement elle a diminué beaucoup la confiance qu'on avait dans les principes qui leur servaient de base, de telle sorte qu'aujourd'hui ces pouvoirs n'ont plus assez de force et de crédit pour servir de lien à la société. *Dans quelles idées trouveront nous donc* ce lien organique, ce lien nécessaire? dans les *idées industrielles*. C'est là et là seulement que nous devons chercher notre salut et la fin de la révolution.

(*A continuer.*)

(1) Au moment même où Saint-Simon écrivait cela, on méditait justement la SAINTE-ALLIANCE, qui est en plusieurs points une copie du projet de l'abbé de Saint-Pierre.

REVUE DES SCIENCES.

Paris, 15 août.

Le cabinet et le laboratoire ne jouissent pas encore d'une tranquillité suffisante pour pouvoir s'y livrer avec succès aux recherches ou aux inventions utiles. L'Académie des sciences morales et politiques s'est réunie et pense mettre la poule au pot, en s'occupant de l'organisation de l'esprit humain, par des publications philosopho-statistico-économico et autres désinences en o. Elle n'y réussira pas et ennuiera; cette académie oublie que ce n'est pas seulement l'esprit, mais les bras, le corps entier qu'il s'agit d'occuper; qu'il ne peut pas être question de théorie, mais d'une bonne pratique sérieusement appliquée. Ses recherches ont sans doute une grande utilité, mais avoir la prétention que par elles on tranquillisera, on organisera ou on amendera les fous comme ceux qui ont exploité février, mes très chers maîtres, rayez cela de vos tablettes: *defensum est*, et nous engageons M. le général Cavaignac à ne pas y croire.

Rentrons dans notre spécialité.

A l'Académie des sciences ont été présentés deux ouvrages didactiques nouveaux sur l'enseignement de la chimie; comme nous ne lisons, nous autres Français, que très peu, et sommes surtout très ignorans sur ce qui se passe à l'étranger, nous prenons cela pour neuf et bon; qu'on s'en refère aux annales de chimie et aux journaux de Berlin et de Londres, et tout sera dit.

Dans le cours des événemens de la vie, il est sans doute très malheureux que les écrivains ne se soient pas attachés à présenter le tableau exact et comparatif du passé, du présent et de ce qui reste à faire pour améliorer l'avenir. Nous savons qu'en sortant des troubles perpétuels de sa République, Rome, une fois entrée sous le joug d'Auguste, a comparativement joui de plus de tranquillité sous ses empereurs, et qu'elle n'a dû les malheurs de cette époque qu'à ses guerres impolitiques. Que l'empire d'Occident s'est progressivement amélioré par l'introduction d'une religion toute d'amour et de ses rois absolus qui ont écarté la misère réelle, moins celle qui naît de l'imagination. La misère de l'esprit ne se rattache pas seulement à l'art de gouverner, elle embrasse a généralité des opérations humaines, toutes les fois que le cercle d'action s'étend au dehors de l'homme. En effet, ce n'est que lorsqu'il s'agit de soi qu'on abandonne l'idéal pour la réalité, forcé que l'on est de faire de la pratique. *Mais entre-t-on* le moins du monde dans une sphère plus étendue? embrasse-t-on une, deux ou plusieurs choses? La théorie accourt, les châteaux en Espagne s'élèvent avec une admirable précision, et d'un homme sage dans son intérieur, qui a bien réglé jusqu'alors ses affaires, montré le bon exemple à sa femme, châtié ses enfans, on fait un fou... *Ne craignez rien, Monsieur, s'il est Vulcain pour incendier l'univers, moi qui suis Neptune, le dieu des mers, je ferai tant pleuvoir, que l'incendie sera eteint et le monde auvé.*

Il faut convenir cependant qu'il arrive par fois de cruels déboires à ces Neptunes modernes qui prétendent tout sauver et s'occupant de nos affaires, en maniant surtout les fonds, car cela a toujours fait partie de leur caractère, d'aimer les caisses et compter l'argent, l'or.... Ah! quelle réponse n'a pas été donnée à M.. (j'allais dire *Prud'homme*) qui voulait lui aussi manier quelque petite partie de fonds. Imbéciles de bourgeois, qui ne veulent pas que l'on s'occupe pour leur bien. On ne saurait concevoir de peines aussi atroces que celles de ce Monsieur pendant cette longue série de coups de fouet appliqués par M. Thiers. Ah! certes, Ixion et Tantale, ne souffrent quephysiquement mais notre spoliateur? Plaignons-le et traitons-le *selon ses mérites.*

Le fulmi-coton vient d'avoir enin son application, et cette fois ce n'est pas pour concourir à la destruction du genre humain, bien au contraire. On vient de découvrir que ce petit volcan est un excellent styptique, qui va désormais remplacer avantageusement l'eau *Brocchieri* et les autres préparations d'officine qui, comme on le sait, étaient passablement innocentes quand on y avait recours.

Il paraît que le fulmi-coton étan dissous dans l'éther et appliqué à la plaie la pus profonde, forme une couverte très serrée à la protége d'une manière complète, jusqu'à parfaite guérison.

Mais cet effet parait bien supérieur encore, si on combine le *chloro-forme* au *gutta-percha*. Le mélange a la consistance du miel et est facile à conserver. Il n'y a qu'à leverser sur la plaie. Le chloro-forme s'évapore rpidement, et le gutta-percha préserve désormais la blessure, sans recourir à des bandages ni renouvellement, jusqu'à la parfaite guérison.

Quand on pense aux dangers et aux souffrances de quelques blessures, ce n'est pas trop de classer cette application parmi les plus heureuses pour l'humanité, particulièrement dans ces temps haineux de révolution et de république, où chacun cherche à blesser, sinon à tuer son semblable.

Depuis ma précédente communiction au sujet de la transportation des anarchistes de juin, de grands géographes se sont occupés des localités. Cela rappelle ces singulières communications vides de sens, hebdomadairement faites à l'Académie des sciences par des particuliers dont toute l'ambition est de voir leurs noms cités *aux comptes-rendus*. Enfin le transport de ces misérables aux îles d'Oleron ou le Ré est la meilleure preuve de l'embarras qu'ils occasionnent, et justifie complètement ce que j'avais prévu.

Je n'ai eu rien à dire encore des découvertes ou des nouveautés géographiques; le petit espace qui m'est accordé et l'intérêt d'actualité sociale qui réclamait mes premières observations ont concouru à ce silence.

Cependant, pour commencer mes excursions géogrophiques, je dois mentionner le haut intérêt, la curiosité générale qu'a excitée parmi les illustres adeptes, l'annonce de la découverte de la *glace*, de l'*eau congelée*, dans le fond du cratère de l'Etna, que l'on sait être un volcan sicilien. Dans l'impossibilité d'expliquer ce phénomène par des données de longitude ou de latitude, voici sa théorie assez vraisemblable. On connaît l'expérience chimique qui fait congeler l'eau dans une soucoupe chauffée au rouge-blanc. L'argent ou la platine étant rougis, on y verse quelques gouttes d'eau, qui ne s'évaporent pas, mais qui prennent un mouvement giratoire très prononcé; puis on y injecte une partie d'acide sulfurique, qui, par l'ébullition, produit un froid tellement prononcé par le développement de sa chaleur latente, que la goutte d'eau se convertit immédiatement en glace. Il est probable que le procédé chimique est le même dans le volcan, seulement sur une échelle plus grande. Les brouillards du matin produisent l'humidité, sur laquelle agit la vapeur sulfureuse incessamment dégagée par le cratère, où l'ébullition se manifeste comme dans la soucoupe de platine: au moment où les vapeurs chaudes s'élèvent, les cristaux congelés se précipitent. Ce même principe du dégagement du calorique latent peut donner l'explication du froid intense que l'on ressent sur le sommet de l'Etna, beaucoup plus considérable que ne le comporte son altitude. Je laisse, du reste, l'explication à compléter par le lecteur, qui n'attend de moi que le théorème.

COULIER.

NOUVELLES ETRANGERES.

—Le ministère du commerce vient de publier les états de commerce et de navigation des 6 premiers mois de l'année 1848, du 5 janvier au 5 juillet. Comparés à pareille période de l'année 1847, on trouve les différences suivantes:

	1847	1848.
Froment, orge, seigle, avoine (*en quartiers*) ..	1,875,000	1,253,000
Maïs	2,082,000	652,000
Farine de maïs, p. 112 l.	823,000	149,000
Farine de froment "	2,509,000	302,000

Ces différences s'expliquent par la famine de l'Irlande en 1847; mais il en résulte un fait fort important, c'est que le maïs et sa farine qui étaient à peine connus en Angleterre il y a trois ans, commencent à s'introduire dans les habitudes et que sans doute ils finiront par remplacer en grande partie les pommes de terre, base de la nourriture des classes pauvres.

Si l'on continue de comparer l'importation des articles de consommation, on trouve qu'il est entré dans la consommation 30,000 quintaux de beurre, 200,000 livres de cacao, 600,000 liv. de café, 200,000 gallons de rum et 100,000 gallons de vin, de moins qu'en 1847.

Les matières brutes présentent une comparaison plus satisfaisante; car il est à remarquer que, l'année dernière, au moment de la disette des grains, les docks étaient également dans un triste dénument.

	1847.	1848.
Lin (quintaux de 112 liv)	332,000	514,080
Chanvre "	153,019	217,000
Suif "	157,000	367,000
Huile de Palme "	159,000	208,000
Coton en laine "	2,363,000 liv.	3,110,000
Laine "	21,937,000 "	22,328,000

Mais les exportations d'objets fabriqués et manufacturés tels que tissus de coton, de lin, de soie, de laine, coton et laine filés, fil de lin, machines et mécaniques, présentent une différence d'une valeur de £3,700,000. Cette différence n'exige point d'explications. L'état du continent, la cessation presque totale des affaires dans les pays où les produits anglais trouvaient les marchés les plus avantageux, répondent d'une manière surabondante. Du reste, on peut se faire une idée de l'influence qu'a eue la guerre sur le commerce, en Allemage et en Italie, par la comparaison suivante des navires entrés dans les ports d'Angleterre pendant les 6 premiers mois de 1847 et 1848.

	1847.	1848.
Navires prussiens	539	194
" allemands	879	515
" italiens	158	30

ITALIE.—*Lugano, 6 août.* — Des réfugiés piémontais, arrivés à Chasso, ont annoncé que le général piémontais, Olivieri, s'était emparé, à Milan, de tout le pouvoir, au nom de Charles-Albert, et avait mis fin aux mesures de défense du comité républicain, en déclarant qu'il fallait que les communications dans l'intérieur de la ville où l'on voulait élever des barricades restassent libres, afin que l'artillerie n'éprouvât aucun obstacle; il ajoute que le roi livrera une bataille à l'ennemi hors de la ville.

Le 4 au soir, l'avant-garde autrichienne parut devant la porte romaine; elle fut reçue à coups de canon et de fusil, et repoussée jusqu'à Malignano. Les Italiens revinrent avec des trophées, 200 prisonniers et deux canons. Cette victoire releva tellement le courage des Italiens qu'ils déclarèrent traître à la patrie quiconque oserait parler de capitulation. Mais il paraît que Charles-Albert a été d'un avis contraire; dans la nuit du 4 au 5, il capitula secrètement sous les conditions suivantes. L'armée piémontaise se retire. La vie et la propriété sont garanties aux bourgeois.

Alors le peuple se révolta, une foule de bâtiments *qui pouvaient gêner la défense* furent démolis hors du mur d'enceinte. Le matin l'ennemi ne parut point. On conçut des soupçons; un attroupement se forma devant l'hôtel de Charles-Albert, qui déclara du haut du balcon que la capitulation avait été refusée par Radetsky, et qu'il défendrait la ville jusqu'à la dernière goutte de son sang. Bientôt après, Olivieri vient déclarer que le roi ne pouvait pas garder la ville plus longtemps, et arrive à la conclusion de la capitulation.

Le peuple furieux voulut s'emparer de Charles-Albert. Les hommes de ses équipages furent taillés en pièces. Charles-Albert, de son côté, fit tirer sur le peuple par les Piémontais. Deux bourgeois restèrent sur place. D'autres bourgeois se prononcèrent pour la capitulation et furent également tués. Le peuple ne voulait pas se soumettre. Charles-Albert fit enlever les canons des murs. Chacun fut libre de quitter la ville. Plusieurs personnes profitèrent de cette permission.

A la fin de son rapport, le *Républicain* ajoute: Le bruit court que le peuple a fini par s'emparer de Charles-Albert, mais cette nouvelle ne s'accorde pas avec le *Post-scriptum*:

A six heures et demie, le général Zucchi est arrivé à Lugano avec la nouvelle que Charles-Albert avait livré Milan aux Autrichiens et s'était retiré en passant le Tessin.

Dimanche dernier les Autrichiens sont entrés dans Milan. Les républicains Garibaldi et Mazzini tiennent encore la campagne avec 10 ou 15 mille hommes près de Monzano (à quelques lieues de Milan).

On dit que des Français sont arrivés à Vigevano.

Dans cet état de choses, il n'est pas étonnant si les Italiens, à quelque partie qu'ils appartiennent, tournent leurs yeux vers la France. Ceux qui servent leur pays pour lui-même comprennent aujourd'hui qu'ils ne sont pas assez nombreux pour en chasser les hordes de l'Autriche; ceux qui voudraient le voir débarrassé d'une domination étrangère pour lui imposer la leur, ne braveront jamais des dangers où leurs criminelles espérances s'évanouiraient peut-être avec leur vie. Aussi, bons et mauvais citoyens, esclaves forcés de l'Autriche ou esclaves volontaires de leur ambition, désirent, appellent, sollicitent l'intervention armée de la France.

Nous ne craignons pas de le dire, la France s'est engagée à marcher à leur secours dans le cas où les médiations diplomatiques ne suffiraient pas à les remettre en possession de leur nationalité. Or, il ne paraît guère que ce dernier moyen réussisse.

—On écrit de Rome, 8 août, à la *Gazette piémontaise*:

"La chambre des députés a décidé, à l'unanimité, qu'un appel serait fait à la France. Ce vote a été communiqué officiellement à l'ambassadeur pour l'envoyer à Paris. Sterbini l'a provoqué d'après une pétition du peuple romain, revêtue de plus de 6,000 signatures. Le cardinal Marini, le prince Corsini et le prince Simonetti partent en qualité de commissaires pour intimer au général Welden d'évacuer immédiatement le territoire pontifical, et, en cas de refus, lui déclarer la guerre au nom du Pape. Rome est préoccupée et agitée."

ROME.—Les nouvelles de Rome arrivées aujourd'hui par une voie extraordinaire vont jusqu'au 4 août. Depuis trois jours, c'est-à-dire depuis que l'on y connaissait le désastreux résultat de la bataille perdue par l'armée piémontaise, Rome était en proie à une agitation inexprimable. Le langage des journaux révolutionnaires a pris un caractère de violence qui passerait chez nous pour un appel à la révolte. Il y aurait lieu, en effet, de s'effrayer de ces provocations incendiaires, si l'on ne savait tout ce qu'il y a de vides et d'impuissantes pensées au fond de toutes ces déclamations furibondes. On dirait que ce malheureux parti d'agitation, après avoir compromis par ses folies le magnifique avenir que la sagesse et la généreuse initiative de Pie IX préparaient à l'Italie, veut achever de se perdre par le ridicule.

Il est triste de voir que le conseil des députés de Rome n'a pas su se garder de ces entraînements emphatiques, et ne nous a encore offert, dans les graves circonstances où s'est trouvée *l'Italie depuis qu'il est assemblé*, que le spectacle de sa bruyante impuissance et quelquefois celui d'une coupable opposition à l'autorité du Souverain-Pontife. A la nouvelle de la défaite de l'armée piémontaise, le conseil, qui avait suspendu ses séance pendant la crise ministérielle, s'est réuni de nouveau et a rédigé une adresse qu'une commission a été chargée de présenter au Saint-Père, le 2 août.

Le Souverain Pontife a fait la réponse suivante:

"J'aime à voir que vous invoquez, dans votre adresse, le statut fondamental; c'est lui aussi qui dictera ma réponse. Vous me demandez des mesures extraordinaires: avant que je prenne à cet égard un parti, vous savez qu'elles doivent être discutées par le haut conseil. En attendant, il est bon de vous apprendre, Messieurs, *qu'on n'improvise pas des armées*. Le grand capitaine, qui vivait encore quand j'étais jeune, et que vous avez tous connu, sinon personnellement, du moins par l'histoire, ne se hasarda jamais à mettre en campagne, au milieu même de ses derniers revers, des hommes inexpérimentés et qui n'étaient pas rompus à la discipline militaire. Vous parlez d'appeler des légions étrangères; mais avant que cet appel ait produit son effet, et que ces légions nous soient arrivées, bien des jours s'écouleront; et, vous le savez, nous sommes sous le poids de dangers qui ne nous permettent pas d'attendre. Espérons plutôt que la Providence divine pourvoira aux besoins de notre territoire et de l'Italie par des moyens que nous ne connaissons pas, mais que nous devons adorer.

"Il y a parmi vous un bon nombre de députés qui ne se laissent pas entraîner par leurs passions, et qui connaissent les vrais besoins du pays, dont le plus grand, le plus pressant est le rétablissement de l'ordre public opprimé et foulé aux pieds."

—Rien n'égale, en ce moment, l'activité qui règne dans toutes les fabriques d'armes de France, si ce n'est celle de l'exportation. On voit, par les états de la douane, que des laissez-passer ont été demandés et accordés pour livrer près de 1 million 200,000 armes, depuis février dernier, les unes au Wurtemberg, les autres au gouvernement sarde, les autres au pape, aux Vénitiens, aux Milanais, aux Génois, etc.

—M. Marrast, président de l'Assemblée Nationale, qui se souvient de son ancienne profession de journaliste, a fait inviter ce matin tous les rédacteurs en chef des journaux de Paris aux soirées qu'il donne, chaque jeudi, à l'hôtel de la présidence.

—Le ministre de la marine vient de décider qu'un des bricks de guerre en ce moment en construction dans nos chantiers s'appellera le *Châteaubriand*.

— Le 2 août, une consultation de médecins a décidé que l'infante, duchesse de Montpensier, vu son état, ne pouvait voyager sans danger. C'est le cabinet de Madrid qui avait provoqué cette consultation, voulant, si c'était possible, faire quitter l'Espagne à l'infante.